

Les arrivées

Le jour où Lei l'a vue allongée, gelée, blanche, la mâchoire crispée, belle, insolemment belle et rayonnante, malgré le foulard qui réunissait les mâchoires avec son nœud ridicule comme un bourgeon terminal avachi sur le crâne, étendue dans les bras de la mort, elle a cru comprendre que la vie d'Agostina lui appartiendrait. Sa vie vieille de quatre-vingt-dix-neuf années, accrochée jusqu'à la tombe au soyeux chignon blanc ponctuant son cou que Lei aimait tant admirer. Elle pourra enfin jouer avec sa propre vie et de même, se jouer d'elle.

Elle a touché la mort du bout des doigts, puis du bout des lèvres. Elle a déposé un baiser sur la joue concave comme la seule possibilité d'appri-voiser la mort, sans répugnance et sans peur. Elle a pris la main de givre entre ses mains. Elle cherchait à reconnaître les lèvres, dissoutes dans le reste du visage en cire et cherchant, elle a découvert sa dureté. Elle n'a pas voulu savoir d'où elle lui venait. Elle n'avait jamais vu cette femme dure. C'était la première mort qu'elle touchait. Enfin, elle a déposé le bouquet multicolore sur le ventre. On aurait dit qu'il le ranimait un peu. Ce ventre qui a porté huit fois. Ensuite elle a pris le temps nécessaire pour voir si c'était possible de se laisser un peu pénétrer par la mort. Par un autre. Par la

mort d'un autre. Puis on a fermé la boîte. Bien vissée. Comme si elle pouvait s'évader, la morte. Agostina est morte.

Lei boit sa vie de même qu'Agostina la lui boit. À son insu. Maintenant qu'elle le sait, le moment de desserrer les dents frappe à sa porte. La porte s'ouvre sur celle qui n'a que Lei comme public, sa fidèle et admirative descendante.

Lei a enseveli son temple. Il est parti dans le trou, encordé pour une expédition définitive. Puis la pelle mécanique l'a recouvert de son bruit étouffé. Aujourd'hui, elle se doit d'en ériger un autre. Et si c'était en livre. Se construire le livre qu'on a envie de lire.

Agostina Iotti.

Lei lui connaît au moins deux bonnes raisons d'arriver en France en 1913. Juste de l'autre côté de la frontière. Pas plus loin. Échouée avec son mari Luigi qui avait préalablement foulé la besogne chez un tailleur. On dit "coursier" aujourd'hui ce que d'autres appelaient "homme à tout faire". Et avec ses deux premiers enfants, dans cette ville méditerranéenne, berceau du tourisme international, riche réplique à l'italienne avec ses immeubles chapeautés, ornés de stucs comme des meringues, foisonnante d'églises baroques ou rococo avec des clochers et des campaniles, véritables pâtisseries religieuses. Des us à l'odeur de sauce tomate. Partout le sugo. Sur les toits, dans le sang et surtout sur de la pâte à pain. Les Italiens sont venus rejoindre d'autres Italiens. Pas pour le sugo mais pour le pain. Pour le corps de leur christ déserteur de leur pays ruiné. La crise économique. La guerre. La défaite. Faim.

Nizza et pas plus loin, comme si le vent avait mesuré son coup, prévu son souffle, comme si au-delà de cette ville d'or et d'argent le vent s'était

essoufflé. Et la poussière qu'il soulève tombe brusquement là, dans Nizza ville d'accueil. Lei aimait enfant dire et écrire "ville de la bôté!". Surtout à cause de l'accent circonflexe. Ce frêle toit qu'elle pose sur une maison comme celles des dessins d'école bâclés, croqués à la va-vite, qui n'ont d'autre fonction que celle de meubler une heure d'une leçon rébarbative.

Lei aimait cette géographie géométrique de monts et d'eau, qui ne devait pas préoccuper Agostina au moment où elle est arrivée avec deux petits enfants, avec ses valises pleines et le ventre encore chargé de l'amour. Surtout ne pas suivre les autres membres de la famille exilés en Argentine. C'est là qu'elle veut vivre avec lui, Luigi. Entre une mer et trois montagnes. Entre deux. Et le ciel pour seul juge. Nice ville d'accueil. Ça fait sourire aujourd'hui bien sûr, d'un sourire crispé. Autant qu'un slogan publicitaire un peu raté. Mais à cette époque les pénitents, les blancs, les noirs, les bleus accueillait tous les nécessiteux, conférant à la ville une image altruiste. Accueil aussi de la ville, bras ouverts, de l'émigration russe même orthodoxe et de tout ce qui s'apparentait à des séjours de villégiature rentables.

On a bien essayé de leur faire comprendre, à tous les deux, qu'on ne les attendait pas ici. À moins que l'or d'Ombrie vienne par leur besace y tracer des sillons. Mais au-delà de ce nom de Rital, plus lourd à porter que les valises, Iotti, qui se prononce en décollant le i du o et en balançant bien les deux t contre les dents, rien à signaler. Au-delà de cette expatriation sur les collines, dans une périphérie qui faisait bien leur affaire, avec un potager et de quoi installer clapiers et poulailler, pas franchement d'agressivité à noter dans les parages, ni de permis de séjour, ni de reconduction

à la frontière à craindre. Calme plat. Pas trop parler. Des gens sans histoires. Une petite vie tranquille.

C'est sa mère qui parle ainsi de ses parents, qui dit une gentille petite vie bien tranquille. Elle répète une vie sans histoire. Des gens sans problème. Des gens bien gentils. Quand elle dit tendrement une petite vie tranquille, sa fille Lei songe plus à petite qu'à tranquille. Lei entend encore des gens simples. Comme s'il était simple de coincer sa langue dans une valise. Comme s'il suffisait de mordre dans les chiffons pour se taire. Lei entend les étouffements et les sanglots. À travers l'oreiller. Ils l'empêchent de dormir. Même si on ne parlera plus de l'Ombrie. Maintenant on est Français, ça ne se discute pas. Sur l'Italie, une croix. On ne parlera de l'Italie que lorsqu'un membre de la famille décèdera. Et c'est la mort qui dénouera les langues. C'est la mort qui donnera la vie.

Lei avait déjà appris à se méfier de l'eau qui dort.

Luigi le clandestin. Le sans-papiers d'abord. Puis avec l'aide d'une combine et de relations, les papiers en règle attestent. Il peut poser ses valises enfin. Il fait différents métiers, tous manuels. Métayer, maçon et jardinier sont les seuls dont Lei a entendu parler. Dans les phrases de ses aïeux, il n'y a d'ailleurs guère de place pour le passé. Encore moins pour le passé simple. Ou alors il faut que deux mots se bousculent pour glisser une terminaison imparfaite. Aujourd'hui absorbe chaque minute et même des fois, c'est à peine si on parle. On n'a pas le temps de prendre le temps et de regarder en arrière.

Échappent toujours au silence des phrases par cœur apprises, de mère en fille et de père en fils, montées sur des ressorts, gorgées de sourires et de rires, de rancune sans exaspération, d'ironie édulcorée. Des phrases à l'allure de dictons, de

proverbes ou de maximes. Chi va piano va sano e chi va sano va lontano... Oui, celle-là beaucoup. Ritournelle.

Arrivent Agostina et les deux fillettes. Dans le lopin de terre d'Ombrie, transplantée sur les collines françaises.

Lei pense encore aux paradoxes, aux décalages. À sa propre intégration, si facile de petite-fille de Rital. Graine d'émigrés, blancs, catholiques, communistes fauchés, besogneux et soumis, silencieux sauf quand ils chantent ou quand ils s'engueulent, et il est fréquent de les entendre fredonner Luis Mariano et plus tard, Tino Rossi. Des gens sans histoire.

Lei a les vêtements contaminés de sa génération tricéphale Le Pen-Sida-MacDo elle pue même si elle y va au Chanel elle a beau se laver et se laver elle se sent sale souillée rien qu'à regarder rien qu'à entendre la maladie gagne elle a les oreilles pleines des "ils bouffent notre argent" il faudrait se plonger dans l'eau de javel virer toute cette pollution auditive mais Lei n'a pas envie d'en souffrir l'effet secondaire pas envie d'être encore plus blanche pâlotte comme les panini décolorés au goût du jour en vitrine c'est de l'air ambiant qu'elle voudrait se laver et changer de nourriture émigrer en écriture émigrer encore et toujours plus loin plus fort et plus grand elle voudrait que le cœur qui la soulève aux prémices de la nausée la soulève haut très haut et rien qu'à le dire elle sent déjà l'air qui pousse sous ses pieds Lei se lève tu te soulèves il et elle s'élèvent

Nous.

Soixante-dix ans plus tard, pour les émigrés, ceux d'aujourd'hui café au lait ou chocolat, vivre à Nice sur les collines où l'herbe folle se raréfie, grignotée par la folie à métastases du béton, est un pari irréalisable. Mettre un pied pantoufle sur les collines, de la ville délavée qui porte sa haine au

soleil, c'est une utopie qui endort la pauvreté les soirs sans télévision. Les émigrés ne vivent plus sur les collines à Nice. Les émigrés ne vivent plus. Sauf à doses massives d'oubli trouvé dans le travail, pour abattre la peur et le désespoir. Sans illusion de retour au pays ou sans désir.

Ils sont ensemble à la périphérie de la ville. Ils sont soudés avec une tendance, qui s'est renforcée peu à peu depuis qu'il existe d'autres boucs émissaires, à régner en maîtres, eux qui ont été esclaves. Pour Agostina et Luigi, oublier les démons italiens en ne se sentant plus italien et pas encore français.

Amnésie.

Si Lei avait un dépliant touristique à rédiger, elle insisterait sur les visites des quartiers de l'Ariane, Saint-Roch, les Moulins, Las Planas comme des zones, des sites sinistrés, à ne pas manquer, émotions garanties même si le soleil arrondit les angles et donne un air de vacances à la pauvreté. À visiter sur la Côte d'Azur, passé la Promenade des Anglais, passé la vieille ville et ses boulevards de style, à voir comme les décombres qu'on use de nos regards inquisiteurs et autres musées de la barbarie humaine. Les corps de Pompéi volés à leurs mouvements. Lei s'emporte. Lei entend qu'on lui dit tu exagères. Quartiers bulldozers. Les âmes volées de Nice. 1960. 1970. Pillage de la ville. Elle ajouterait un astérisque qui renverrait à une note en bas de page pour attirer l'attention : les murs sont souvent repeints de frais. Ce n'est pas du sang qui les a salis, ni de la crasse. C'est une barbarie qui n'est pas de sang. Regardez-les bien.

Il fallait avoir de drôles de couilles pour oser construire des clapiers pareils, pense Lei. Pas de période d'essai pour les constructeurs ? Dommage, la ville aurait bien pu leur offrir trois mois de séjour gratuit avec option courant d'air ou fuite d'eau et ils verraient ce que c'est dormir contre un

mur où on entend le voisin, son urgence et tirer la chasse.

C'est toujours mieux que rien lui dit-on.

On a oublié la beauté.

Le prix du pauvre est bas. Ici. La beauté aussi. Descendue.

Lei a le regard résolument tourné vers cette femme. Il tourne autour de cet axe féminin sans toutefois pouvoir approcher le noyau. Affaire de temps. Quelque chose de cet axe viendrait à elle un jour et ça, elle le savait clairement. Elles sont deux aimants. Elles rient des mêmes choses. Leurs phrases inachevées roulent dans le rire. Leurs yeux plissent dans la connivence.

Pleurer elles ne le font pas. En tout cas, pas ensemble. Mais ce jour-là, Agostina lui dit son mal. Il rumine dans sa face. Il la ronge de l'œil à la mâchoire. Il lui envoie des lances. Rien n'y fait. Depuis que ça dure. Elle en pleure ce jour-là, comme Lei ne l'a jamais vue, en défendant qu'on la touche, pas même un baiser.

Jamais pleuré avec les deux enfants dans leur mort qu'elle raconte peu. Pas une larme quand Luigi part à la guerre et qu'elle reste sans nouvelles. Rien non plus devant l'Allemand qui la trouve planquée, dans la cave à vin avec ses six enfants, et le regard de marbre achevé au bout du doigt qui jette un « Raus ! » décisif. Et puis pas pleuré avec le chagrin gris des enfants. Jamais, jamais dans la maladie et l'accident du cœur. Mais avec les névralgies faciales, elle pleure que c'en est à pleurer avec elle. Lei regarde le trajet rapide des larmes, prises dans leurs sillons. La pluie dans la gouttière.

Elle est vieille. De plus en plus. On le voit à la chaise qui la porte depuis si longtemps. On se demande qui va s'écrouler la première. C'est drôle

comme elles s'usent ensemble. À la vie. On le voit aussi à la pupille qui fond dans le cristallin. On ne peut plus dire qu'elle a les yeux noirs maintenant.

Lei lui prend les mains. Le chapelet en olivier et en nacre avec. Il s'est incrusté dans ses mains dirait-on. Pour peu d'effets, comme entre parenthèses, car il ne semble guère soulager. Lei les scrute longtemps, les mains éloquantes, longuement. Évidemment, ce qui saute aux yeux, c'est un rhumatisme déformant. Plus de plat de la main. Des protubérances et des petits bâtons qui montrent des chemins. Aucune ligne droite. Des veines sur lesquelles le regard s'adosse. Pas de veine droite. Des chemins sinueux qui se croisent. À lire. Lei prend le temps. Elle ne comprend pas tout de suite. Agostina parle si peu avec la fatigue. Elles ne comprennent pas toujours ce qu'elles se racontent mais qu'est-ce que ça peut faire, elles se sourient, elles se serrent les mains. Lei les sent douces d'un côté, de l'autre elle sent les aspérités des millions de légumes épluchés, pour la soupe quotidienne. Elles échangent leurs ondes chaudes. Le sang est là. Elle le voit. Qui file sous la peau fine. Noir-violet. La peau est fine, fine, fine. Pas le sang. Minéral. Il est là. Encore là, le bon sang de sa Goustina. La Goustina, c'est dit avec l'accent sur la pénultième. C'est comme ça que tout le monde l'appelle ici, comme un personnage important. Il y a la reine. Et il y a la Goustina.